

Anthony Benezet, *Une histoire de la Guinée (1771)*, texte établi et présenté par Marie-Jeanne Rossignol et Bertrand Van Ruymbeke, édité par la Société française d'étude du dix-huitième siècle, 2017, 158 p.

Le texte présenté ici est un texte de référence pour le mouvement abolitionniste, et un manifeste pour l'action des sociétés philanthropiques qui vont s'implanter durablement en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord-Est jusqu'à satisfaction des revendications.

C'est donc un document essentiel qui, pour des raisons conjoncturelles, n'avait jamais été traduit en français. Une équipe d'américanistes, bons connaisseurs du sujet, s'est attelée à cette traduction, à raison d'une dizaine de pages chacun. Ce travail a été coordonné par Marie-Jeanne Rossignol et Bertrand Van Ruymbeke, deux spécialistes des colonies anglaises d'Amérique, puis des débuts de la République états-unienne, qui ont rédigé ensemble une préface soigneusement argumentée.

La présentation contextualise le document, mais s'interroge également sur sa forme et sa diffusion, en bref sur sa performativité. L'auteur est d'origine française, une famille de marchands huguenots installés à Saint-Quentin, qui ont quitté la France à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, et qui vont terminer à Philadelphie une longue pérégrination qui les conduisit d'abord à Rotterdam, puis à Londres. En Pennsylvanie, la famille s'affilie aux quakers, très influents dans l'État, mais de plus en plus marginalisés dans la société coloniale américaine. Benezet se distingue notamment par une intransigeance morale qui le conduit à insister sur la mise en pratique de la règle d'incompatibilité entre l'appartenance à la Société des amis (le nom véritable des quakers) et la possession d'un esclave. Ce n'est qu'après 1776 que cette règle est véritablement appliquée.

Entre-temps, Benezet a publié *Some Historical Account of Guinea* ; mais la rédaction de ce pamphlet anti-esclavagiste n'est que l'une des facettes de l'engagement de ce maître d'école activiste. Il prône l'entente entre les colons et les Amérindiens, à une époque où la demande de protection des colons blancs contre les raids des « Peaux-Rouges » est constitutive de la prise de conscience d'une identité nord-américaine. Il participe en outre au réveil religieux, à travers ses liens avec les frères moraves ou le méthodisme, et il est activement engagé dans la lutte antialcoolique. Tout est lié : on trouve de nombreuses allusions à ses engagements divers dans son ouvrage sur la Guinée.

Cet ouvrage est structuré d'une manière telle qu'il va servir de modèle et de source d'inspiration pour les nombreux écrits qui popularisent les thèses abolitionnistes dans le monde anglo-saxon. Par sa composition, il fournit un cadre de référence pour les militants de la cause abolitionniste dans les métropoles impériales.

On peut distinguer quatre moments principaux. Dans un premier temps, il s'agit de bien identifier la « Guinée » ; ce sont les territoires du continent africain, essentiellement côtiers, compris entre l'embouchure du Sénégal et le royaume du Bénin (chapitres 1 à 3). Benezet insiste sur l'historicité des sociétés africaines, conformément au schéma classique du mouvement des civilisations, développé par les penseurs des Lumières. Au premier stade de leur développement, ces populations sont dans un environnement prospère, et vivent de façon heureuse, car leurs besoins sont limités, aisément satisfaits, et les relations sociales sont régulées par des formations politiques de nature patriarcale. C'est une grande catastrophe qui marque leur entrée dans la modernité : la traite des esclaves par les Européens. Les traites portugaise et anglaise sont principalement documentées, à partir des récits de voyages et des

journaux de navigation des négriers, qui constituent l'essentiel des sources de Benezet (chapitres 4 à 6). Il n'y a que de très vagues allusions à la traite interafricaine et à la traite musulmane, qui précèdent la traite transatlantique. D'ailleurs, lorsqu'elles sont mentionnées, ces traites sont des traites « douces », domestiques, *a contrario* de ce que nous révèlent aujourd'hui les recherches africanistes. Bien entendu, Benezet est tributaire de ses sources essentiellement européennes, et de l'état des connaissances à son époque. S'intercale ensuite une mise en perspective critique de la déshumanisation des Africains, à partir de présupposés philosophiques (Montesquieu est explicitement mentionné), éthiques (la justice naturelle d'origine divine), et de témoignages divers sur les cruautés infligées aux esclaves (chapitres 7 à 9). Se glissent ici quelques considérations sur les Hottentots, pour aller à l'encontre des représentations erronées des peuples africains – amour de la liberté, sens de la famille, charité à l'égard du prochain, hospitalité. Le récit revient ensuite sur les conséquences induites par la traite sur les sociétés africaines : guerres perpétuelles, enlèvements, dépopulation, désorganisation économique, tyrannie politique. Il y a une délégitimation des formations politiques par la perte du devoir de protection des souverains à l'encontre de leurs sujets ; un parallèle peut être esquissé avec la distorsion du lien entre la couronne britannique et ses colonies américaines, qui marque l'opinion publique nord-américaine à l'époque où Benezet rédige son ouvrage (chapitres 10 à 12). Le parti pris des deux coordonnateurs de la traduction, clairement assumé dans l'introduction, est de conserver dans son intégralité l'appareil critique originel. Ce choix confère de la fluidité à la lecture, et une forte imprégnation des problématiques propres à l'époque et au milieu de Benezet. Mais c'est au détriment de la mise à distance critique du document, qui est insuffisamment établie dans l'introduction. On sait notamment aujourd'hui que l'Afrique subsaharienne connaissait des guerres incessantes, guerres de lignages et guerres d'État, bien avant l'arrivée des Européens. Ces guerres produisaient une masse importante d'esclaves, qui alimentaient des trafics lointains vers le Proche-Orient ou le Maghreb, des siècles avant l'apparition des Portugais sur les rivages africains. Et les pistes sahariennes n'étaient pas moins jalonnées de cadavres, et arrosées de larmes, que la traversée de l'Atlantique dans les cales des négriers.

L'auteur évoque ensuite l'arrivée aux Antilles, et le développement de l'économie de plantation esclavagiste, avec toutes les horreurs qui s'ensuivent pour la condition quotidienne des populations serviles. Avec une conséquence générale pour la hiérarchie des groupes humains ; c'est l'esclavage qui provoque le racisme, « la condition abjecte dans laquelle nous les voyons éveille naturellement en nous un sentiment de supériorité ; ce qui fait que nous avons tendance à les considérer comme une part ignorante et méprisable de l'humanité » (p. 141). Il reste à développer brièvement les solutions pour guider le combat ; pour la liberté générale, pour une abolition graduelle de l'esclavage, et pour une colonisation nouvelle (chapitres 13 à 15). Il est intéressant de relever que, l'année même de la publication de l'ouvrage de Benezet, paraissait dans les *Éphémérides du citoyen* un article de Dupont de Nemours qui développait des perspectives identiques : « Grâce à son climat, et à la fécondité de son sol, elle [l'Afrique] est capable, si elle est bien gérée, de produire dans la plus grande abondance la plupart des produits qui sont importés en Europe depuis ces parties de l'Amérique dépendant du gouvernement anglais ; et comme, en retour, ils acquerraient nos produits manufacturés, les profits de ce commerce deviendraient rapidement si grands qu'il est évident que ce sujet mérite la considération et l'attention du gouvernement » (phrase terminale de l'ouvrage).

En France, les grands manifestes de l'époque contre l'esclavage suivent peu ou prou la démonstration de Benezet : Condorcet, Brissot, Benjamin-Sigismond Frossard, Elzear Morenas... Grégoire le cite parmi les plus éminents des Amis des Noirs dans *De la littérature des nègres*. Il est donc bien connu dans les milieux abolitionnistes français, mais ne sera

pourtant jamais traduit. Inscrit en bonne place dans les chantiers de traduction de la Société des amis des Noirs, que ce soit celle des débuts de la Révolution, ou du Directoire, le projet est pourtant sans cesse avorté, pour des raisons anecdotiques, ou parce que les urgences priment sur la formation de base.

Il faut donc saluer l'entreprise de traduction, menée par Rossignol et Van Ruymbeke, d'un jalon aussi important de la conscience universelle.

Pour citer cet article

Référence papier

Bernard Gainot, « Anthony Benezet, *Une histoire de la Guinée (1771)* », *Diasporas*, 32 | 2018, 231-233.

Référence électronique

Bernard Gainot, « Anthony Benezet, *Une histoire de la Guinée (1771)* », *Diasporas* [En ligne], 32 | 2018, mis en ligne le 28 mai 2019, consulté le 09 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/diasporas/2968> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/diasporas.2968>